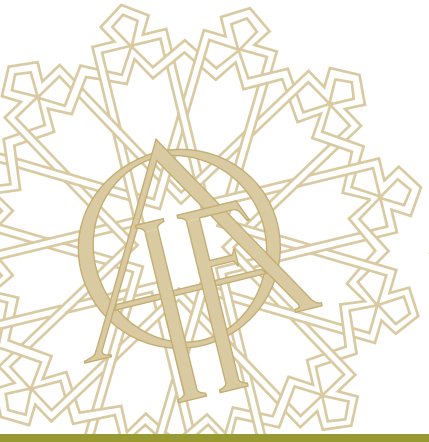
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 32 (1998), p. 41-47

Véronique François

L’arrivée de l’Islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise.

Conditions d’utilisation

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710144	*Documentary Papyri from the Fouad Collection at the Institut Français d?Archéologie Orientale (P.Fouad II 90–100)*	Mohamed Gaber Elmaghrabi
9782724710007	*Représentations et symbolique de la guerre et de la paix dans le monde arabe*	Sylvie Denoix (éd.), Salam Diab-Duranton (éd.)
9782724710038	*Les textes de la pyramide de la reine Ânkhesenpépy II*	Bernard Mathieu
9782724709889	*Proceedings of the 14th International Conference for Nubian Studies*	Marie Millet (éd.), Vincent Rondot (éd.), Frédéric Payraudeau (éd.), Pierre Tallet (éd.)
9782724710182	*Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 32*	Sylvie Marchand (éd.)
9782724709919	*Les « Magasins nord » de Thoutmosis III*	Sébastien Biston-Moulin
9782724709902	*La porte de Tibère à Médamoud I*	Dominique Valbelle
9782724710281	*Annales islamologiques 57*	Robin Seignobos (éd.)

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

Véronique FRANÇOIS

L'arrivée de l'islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise

LA CÉRAMIQUE chinoise constitue la manifestation la plus visible des réseaux commerciaux qui, entre le IXe et le XVe siècle, relient la Chine au Moyen-Orient. En Iran, en Irak, en Syrie, au Liban, en Égypte et sur les côtes de la péninsule Arabique, tant sur la mer Rouge que dans le golfe Persique, des fouilles anciennes ou récentes ont livré des centaines, voire des milliers de fragments de céramique chinoise datés du IXe au XVe siècle [1]. Les premières productions commercialisées datent de l'époque T'ang (618-906), comme l'indiquent les découvertes de terrain – en particulier celles faites à Samarra [2], capitale de l'Empire abbasside de 836 à 892 – ainsi que les témoignages de plusieurs auteurs arabes [3] dont Ibn Khordâzbey qui mentionne, dès la première moitié du IXe siècle, l'exportation de porcelaine de Chine vers l'ouest [4]. C'est l'époque où la Chine, qui connaît une grande prospérité, s'ouvre sur l'extérieur en développant notamment ses relations avec le monde musulman [5] qui semble vite conquis par les qualités techniques et esthétiques des vases issus de ses ateliers. Leur présence est attestée, dans un premier temps, dans les villes portuaires du golfe Persique et dans les centres servant d'entrepôts le long des itinéraires commerciaux tels que Basra, Siraf et Sohar – où des tessons furent découverts par milliers [6] – , ou encore à Bagdad, siège du califat [7], ainsi que dans de grandes cités comme Samarra, Nishapur,

Le système de transcription choisi par l'auteur a été respecté.

[1] À Fostat, la mission japonaise a évalué à 700 000 le nombre de fragments de céramique chinoise retrouvés en fouilles; 12 à 13 000 tessons ont été étudiés. T. Mikami, «China and Egypt: Fustat», *Transaction of the Oriental Ceramic Society* (*TOCS*) 1980-1981, p. 70.

[2] F. Sarre, *Die Keramik von Samarra*, Die Ausgrabungen von Samarra II, Berlin, 1925, p. 56-62.

[3] Pour divers témoignages sur l'exportation de céramique chinoise et sur les procédés de fabrication, voir: P. Kahle, «Chinese Porcelain in the Lands of Islam», *TOCS* 1940-1941, p. 32-39.

[4] G. Ferrand, *Relations de voyages et textes des géographes arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient du 8e au 13e siècle*, Paris, 1913, p. 31.

[5] A. Rougeulle, «Les importations de céramiques chinoises dans le golfe Arabo-Persique (VIIIe-XIe siècles)», *ArchIsl* 2, 1991, p. 6-7.

[6] J.B. da Silva, «Some Chinese Porcelain Found in South Arabia», *Oriental Art*, spring 1968, XIV no 1, p. 41-45; A. Rougeulle, 1991, p. 5-44; D. Whitehouse, «Some Chinese and Islamic Pottery from Siraf», *CAAA* I, 1970; *idem*, «Chinese Stoneware from Siraf: the Earliest Finds», *South Asian Archaeology*, 1977; M. Kervran, A. Nègre, M. Pirazzoli T'Sertsevens, *Fouilles à Qa'lat Al-Bahrein, 1re partie (1977-1979)*, Bahrein, 1982, p. 52.

[7] À l'époque abbasside, Bagdad possède même un marché spécialisé dans la vente des produits chinois: G. Wiet, «Les marchands d'épices sous les sultans mamelouks», *CHE* VII, 1955, p. 82.

Annales islamologiques 32—1998
AnIsl 32 (1998), p. 41-47 Véronique François
L'arrivée de l'Islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Suse ou Rey [8]. Dès la fin du XI^e siècle, la céramique est la première marchandise chinoise à l'exportation [9]. Mais c'est alors que les circuits du commerce avec le Moyen-Orient changent. Les navires délaissent progressivement le Golfe pour faire voile vers la mer Rouge avec pour entrepôt principal Aden [10] et comme relais du commerce oriental, suivant les périodes, les ports égyptiens d'Aydhab, de Tôr et dans une moindre mesure de Quseir al-Qadim [11]. Dans tous ces lieux de débarquement égyptiens, la céramique chinoise est présente, de même qu'elle apparaît en quantité sur les grands marchés du Caire et d'Alexandrie [12]. À la fin du XIV^e siècle, les importations chinoises en Égypte et au Yémen sont considérables [13]. Pourtant, la céramique chinoise ne semble pas être un produit de grande consommation ; c'est pour une bonne part une marchandise de luxe, comme en témoignent les soins qu'on lui porte et le statut qu'elle occupe parmi les objets de grand prix. Un inventaire fatimide des trésors du calife Al-Mustansir bi-Ilâh signale parmi les pierreries, verres de cristal et autres objets précieux, des vases chinois de toutes sortes qui remplissent plusieurs salles du trésor [14]. Souvent offerte en cadeau, elle contribue aussi à honorer les puissants quelles que soient les périodes. Ainsi, dès 804, le gouverneur du Khorasan offre au calife Hârûn al-Rashîd vingt vases de céramique chinoise de qualité et deux cents vases plus communs ; en 1171, quarante vases chinois sont offerts par Salâh al-Dîn au sultan Nûr al-Dîn de Damas ; et deux siècles plus tard, en 1392, ce sont cinq cents porcelaines qui sont déposées aux pieds du sultan rasulide du Yémen à l'occasion de la circoncision de son fils [15]. Si la poterie chinoise est une marchandise remarquablement bien diffusée dans le monde islamique, sa présence n'est pas toujours liée au commerce ; elle est en effet l'objet de cadeaux diplomatiques, c'est un présent fréquent fait aux envoyés étrangers par les dignitaires chinois qui contribuent ainsi à sa propagation au Moyen-Orient. À l'époque Ming, dix-neuf mille pièces sont ainsi attribuées en cadeaux aux diverses ambassades [16]. Il apparaît donc que ces vases sont considérés comme des biens précieux. Toutefois, il est difficile de croire, étant donné le volume de certaines découvertes, qu'ils sont réservés aux sultans. Les

[8] Sur les premières attestations dans les textes de céramique chinoise au Moyen-Orient, voir : A. Lane, R.B. Serjeant, « Pottery and Glass Fragments from the Aden Littoral, with Historical Notes », *JRAsS*, 1948, p. 109-113. Pour les découvertes de Suse, voir : M. Kervran, « Les niveaux islamiques du secteur oriental du tépé de l'Apadana. II. Le matériel céramique », *CDAFI* 7, 1977, p. 92.

[9] M. Pirazzoli-T'Serstevens, « La route de la céramique », *Le grand atlas de l'archéologie*, Paris, 1985, p. 284.

[10] Aden est nommée dès le X^e siècle le *vestibule de la Chine* et apparaît même comme une des principales destinations des exportations chinoises comme l'indique Ibn Battûta dans ses voyages ; voir : *Voyages d'Ibn Battûta*, C. Defrémery, B.R. Sanguinetti (éd. et trad.), IV, Paris, 1927, p. 272 ; G. Wiet, 1955, p. 84.

[11] R.L. Hobson, « Chinese porcelain from Aidhab and some Bashpa Inscriptions », *TOCS* 1926-1927, p. 19-22 ; S. D. Whitcomb, *Quseir al-Qadim 1978, Preliminary Report*, Cairo-Princeton, 1979, p. 108-109, pl. 49 d ; T. Mikami, « Chinese Ceramics from Medieval Sites in Egypt », in T. Mikasa (ed.), *Bulletin of the Middle Eastern Culture Center in Japan, vol. II : Cultural and Economic Relations between East and West Sea Routes*, Wiesbaden, 1988, p. 13.

[12] T. Mikami, 1980-1981, p. 67-89 ; *idem*, 1988, p. 8-44. ; V. François, *La céramique médiévale à Alexandrie. Contribution à l'histoire économique de la ville*, *Études alexandrines 2*, Le Caire (à paraître).

[13] Elles sont illustrées par les centaines de porcelaine et de céladons possédées par le sultan d'Égypte. A. Lane, R.B. Serjeant, 1948, p. 114-115.

[14] P. Kahle, « Die Schätze der Fatimiden », *Zeitschr. d. Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 89, 1935, p. 348, 351, 352, 356.

[15] A. Lane, B. Serjeant, 1948, p. 110 ; P. Kahle, 1940-1941, p. 44, note 33.

[16] J.-P. Desroches, « Les porcelaines », *Le San Diego, un trésor sous la mer*, Paris, 1994, p. 306-307.

AnIsl 32 (1998), p. 41-47 Véronique François
L'arrivée de l'Islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

quantités énormes de matériel trouvées à Siraf, port et point de rupture de charge sur le golfe Persique, et les milliers de fragments mis au jour à Fostat, centre de distribution et d'échanges, ne se justifient que par un commerce conséquent répondant à une demande relativement large de la part de consommateurs aisés. Ainsi, la présence de vaisselle chinoise au Moyen-Orient n'est pas due uniquement aux commandes palatiales, elle alimente vraisemblablement les demeures de notables. Et c'est sûrement afin de satisfaire des acheteurs moins fortunés que les potiers égyptiens vont chercher à imiter ces vases de luxe [17].

Aux céramiques *sancai* (trois couleurs) d'époque T'ang, succèdent porcelaines et céladons des dynasties Song (960-1280) et Yüan (1260-1367), ainsi que des porcelaines «bleu et blanc» d'époque Ming (1368-1644) [18]. Suivant les époques, les quantités exportées fluctuent mais une des caractéristiques de ce commerce est la demande constante des pays musulmans importateurs jusqu'à la fin du Moyen Âge. Si de nombreux sites ont livré des fragments de poterie chinoise en volume variable, ces tessons appartiennent toujours à des contextes médiévaux. De plus, une observation attentive de la nature des lieux de découverte révèle que la céramique chinoise apparaît uniquement sur des sites islamiques. En effet, dans les villes côtières de Syrie/Palestine occupées par les Latins telles que Acre, Atlit, ou Césarée ou dans des installations franques comme le monastère de Sainte-Marie-du-Carmel à Haifa [19] – sites tous remarquables pour leur approvisionnement varié en productions étrangères – céladons et porcelaines sont totalement absents alors qu'ils apparaissent dans des villes comme Ascalon, Hama, Antioche et Tripoli – à l'époque mamelouke [20]. Au Moyen-Orient, la céramique chinoise est donc essentiellement caractéristique de l'époque médiévale et des implantations musulmanes [21].

Il n'est pas sans intérêt de s'interroger sur le degré de pénétration de ces produits un peu plus à l'ouest, c'est-à-dire en Turquie. Force est de constater que Byzance ignore tout des productions chinoises [22]. En effet, dans les fouilles, la céramique de Chine n'apparaît jamais dans les niveaux byzantins pourtant contemporains des découvertes moyen-orientales en contexte musulman. L'absence de céramique chinoise à Byzance est d'autant plus troublante que certaines conditions sont favorables à son introduction dans l'Empire. Parmi

[17] Sur ce point, voir notamment: T. Mikami, 1980-1981, p. 67-89; Y. Crowe, «Early Islamic Pottery and China», *TOCS* 1975-1977, p. 263-278.

[18] Sur le détail des types, voir: B. Gray, «The Export of Chinese Porcelain to the Islamic World: Some Reflections on its Significance for Islamic Art», *TOCS* 41, 1975-1977, p. 231-261.

[19] D. Pringle, «Akko 1974: The Medieval Pottery from Site D» in M. Dothan (ed.), *Akko Excavations* 1; *idem*, «Medieval Pottery from Caesarea: the Crusader Period», *Levant* 17, 1985, p. 171-202; *idem*, «Thirteenth-Century Pottery from the Monastery of Saint Mary of Carmel», *Levant* 16, 1984, p. 91-111.

[20] J.D. Frierman, «Chinese Ceramics from Ashkelon and Caesarea», *IEJ* 19, 1969, p. 44-46; P.J. Riis, V. Poulsen, *Hama. Fouilles et recherches 1931-1938. Les verreries et poteries médiévales*, Copenhague, 1957, p. 117-119; F. Waage, «Ceramics and Islamic Coins: the Glazed Pottery», *Antioch on the Orontes*, 4, 1, 1948, p. 104-105, fig. 93-94; H. Salame-Sarkis, *Contribution à l'histoire de Tripoli et de sa région à l'époque des Croisades: problèmes d'histoire, d'architecture et de céramique*, *BAH* 106, Paris, 1980, p. 225-226.

[21] Sur la côte orientale de l'Afrique, les sites qui ont livré de la céramique chinoise sont des comptoirs musulmans comme Kilwa et Gedi. G. Mathew, «Chinese Porcelain in East Africa and on the Coast of South Arabia», *Oriental Art*, spring 1956, II n° 1, p. 50-55; T. Mikami, 1988, p. 5.

[22] De façon générale, peu de céramiques importées ont été retrouvées à Byzance: V. François, «Céramiques importées à Byzance: une quasi-absence», *ByzSlav* 58-1997-fasc. 2, 1998 (à paraître).

AnIsl 32 (1998), p. 41-47 Véronique François
L'arrivée de l'Islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

elles, l'importance prise par la route commerciale du nord, la pacification mongole ayant permis l'établissement d'une grande voie de pénétration directe vers le Cathay [23]. Constantinople est le point d'aboutissement, du XIII^e^ au milieu du XIV^e^ siècle, de grands axes de circulation qui par les marchés du Turkestan, les steppes d'Asie centrale et la Crimée viennent de Chine. Les marchandises acheminées sur cette route arrivent et se concentrent en grand nombre en Crimée, à Soldaïa et à Caffa – la plus grande métropole économique de la mer Noire – et à La Tana sur la mer d'Azov. De là, les Génois et dans une moindre mesure les Vénitiens les transportent jusqu'à Constantinople avant de poursuivre leurs voyages vers l'Italie. Une autre entrée possible peut se faire par Trébizonde, point d'aboutissement des caravanes venues de Tabriz, le grand carrefour perse de plusieurs routes asiatiques [24]. C'est par ces itinéraires que des vases chinois transportés parmi d'autres marchandises extrême-orientales auraient pu pénétrer le marché byzantin. Or, il n'en a rien été. Non seulement de tels objets n'apparaissent pas à Constantinople, mais ils sont très rares dans les fouilles faites à Caffa et Soldaïa [25], centres des opérations italiennes avec l'Asie centrale et l'Extrême-Orient, ce qui semble bien indiquer l'inexistence d'un trafic de ces produits sur cette route. Si la voie terrestre venant de Chine, la plus en rapport avec Constantinople, n'a pas servi à son approvisionnement en vaisselle chinoise, le grand axe maritime du sud, actif du XI^e^ à la fin du XIII^e^ siècle puis dans la seconde moitié du XIV^e^, reliant l'Égypte par la mer Rouge et l'océan Indien à la Chine, n'a lui non plus aucunement contribué à la diffusion de telles poteries à Byzance. Pourtant, nous savons que des relations commerciales existent entre l'Égypte et Byzance au XIII^e^ siècle grâce notamment aux vases byzantins retrouvés en quantité à Alexandrie. Dans cette ville, en effet, la céramique byzantine représente, à cette époque, plus de la moitié des importations [26]. On aurait pu imaginer qu'à l'occasion d'une de ces transactions commerciales, des vases chinois, très nombreux en Égypte, aient pu être embarqués à destination de Byzance. Or, présente de façon très disséminée en Turquie, la céramique chinoise caractérise exclusivement les sites occupés par les musulmans, c'est-à-dire les Seldjoukides et les Turkmènes à l'époque médiévale, puis les Ottomans. Ainsi, c'est dans les niveaux seldjoukides du XIII^e^ siècle que plusieurs tessons de céladons et de porcelaine « bleu et blanc » ont été mis au jour dans les fouilles d'Aşvan Kale [27]. Les exceptionnels tessons de céladon de type Longquan découverts à Pergame datent de l'époque médiévale tardive [28] et sont vraisemblablement à mettre en relation avec l'occupation turkmène de la

[23] R.H. Bautier, « Les relations économiques des Occidentaux avec les pays d'Orient au Moyen Âge. Points de vue et documents », *Sociétés et compagnies de commerce en Orient et dans l'océan Indien, 8^e^ Colloque international d'histoire maritime, Beyrouth, 1966*, Paris, 1970, p. 263-310 ; M. Balard, G. Veinstein, « Continuité ou changement d'un paysage urbain ? Caffa génoise et ottomane », *Le paysage urbain au Moyen Âge, Actes du XI^e^ congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, Lyon 1980*, Lyon, 1981, p. 85.

[24] A.M. Bryer, « Shipping in the Empire of Trebizond », *Mariner's Mirror* 52, 1966, p. 3-12.

[25] J'adresse ici tous mes remerciements aux archéologues de la filiale de Crimée de l'Académie des sciences d'Ukraine, H. Aïbabine, S. Bocharov et I. Baranov, pour m'avoir permis d'examiner le matériel issu de leurs fouilles.

[26] V. François, *La céramique médiévale à Alexandrie. Contribution à l'histoire économique de la ville, Études alexandrines 2*, Le Caire (à paraître).

[27] St. Mitchell, « Asvan Kale », *BAR-IS* 80, Oxford, 1980, n^os^ 843 et 730, 735.

[28] J.-M. Spieser, *Die Byzantinische Keramik aus der Stadtgrabung von Pergamon*, Pergamenische Forschungen 9, Berlin - New York, 1996, p. 92, tafel 60, n° 586.

AnIsl 32 (1998), p. 41-47 Véronique François
L'arrivée de l'Islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ville et sa soumission au *beylik* de Karesi [29]. Il en est de même pour le vase de céladon trouvé dans l'Artémision d'Éphèse (Aya Soluk) qui n'est pas précisément daté [30], mais probablement contemporain du rattachement de la région à l'émirat d'Aydın. À Milet (Balat), les quelques fragments de porcelaines et céladons découverts sont attribués aux XIVe-XVe siècles [31], époque pendant laquelle la ville est sous le contrôle du *beylik* de Menteche avant d'être annexée à l'Empire ottoman en 1426. Les quantités retrouvées sur ces sites sont infimes comparées aux découvertes moyen-orientales, ce qui s'explique vraisemblablement par le caractère luxueux de ces vases et leur coût élevé. Nous ne savons rien des utilisateurs d'une telle vaisselle mais on peut supposer que c'étaient des musulmans assez aisés. L'économie florissante de l'Asie Mineure seldjoukide [32], dans la première moitié du XIIIe siècle, permet probablement à une élite sous forte influence de l'Iran – pays où l'on apprécie depuis déjà longtemps la céramique chinoise – l'acquisition de cette vaisselle de prix. Plus tard, le contexte économique des découvertes turkmènes semble lui aussi propice à ces achats coûteux. En effet, dans la première moitié du XIVe siècle, l'Asie Mineure islamique est prospère. Les émirs des divers *beyliks* doivent leurs richesses à une importante production agricole, à l'exploitation des ressources minières, au commerce international qu'ils taxent lourdement ainsi qu'aux butins de guerre et aux tributs [33]. Certains d'entre eux, devenus des souverains puissants, vivent dans le luxe. C'est dans ce contexte de prospérité que se multiplient – toutes proportions gardées – les découvertes de céramique chinoise en Anatolie. À Istanbul, on la trouve uniquement dans les niveaux ottomans. Ainsi, elle est présente dans les fouilles du Myrélaion sous la forme de quelques morceaux de porcelaine « bleu et blanc [34] ». Au Grand Palais, ce sont des fragments de céladons qui ont été découverts dans un contexte daté du XVIe siècle [35]. Enfin, à Saraçhane, les couches postérieures à 1453 ont livré de rares exemplaires de céladons et de nombreux fragments de « bleu et blanc » des XVIe-XVIIe siècles (trois cent quatre au total) [36]. Si de tels objets sont exceptionnels dans les contextes datant du début de l'époque ottomane, ils se multiplient à partir du XVIe siècle et sont présents jusqu'au XIXe. C'est à Ivaz Paşa – vizir de Mehmed Ier (1413-1421) – qu'ʾAşıkpaşazâde attribue l'introduction de la porcelaine chinoise à la cour ottomane qui y devient familière dès la deuxième moitié du XVe siècle [37]. La première mention de vases chinois, dans les inventaires du palais, date du règne de Bâyezîd II. Dans un long document, daté de 1504, qui dresse la liste des objets les plus précieux du palais, on trouve la mention parmi les bijoux, les ornements d'or et d'argent et les robes de cérémonies, de vingt et un

[29] Le passage sous protectorat mongol du sultanat seldjoukide de Rûm a engendré la formation de petits émirats ou *beylik* nés autour de tribus d'origines turcomanes installées sur la périphérie du sultanat dans la seconde moitié du XIIIe siècle.

[30] Découverte rapportée par J.A. Scott, D.C. Kamilli, « Late Byzantine Glazed Pottery from Sardis », *XVe ACIEB, Athènes, septembre 1976*, II, 2, Athens, 1981, p. 687, note 22.

[31] F. Sarre, « Die Keramik des Islamischen Zeit von Milet », *Milet*, III, Berlin, 1935, p. 80-81.

[32] Cl. Cahen, « Le commerce anatolien au début du XIIIe siècle », *Mélanges Louis Halphen*, Paris, 1951, p. 91-101 ; *idem*, *La Turquie pré-ottomane*, Istanbul-Paris, 1988, p. 116, 121-127.

[33] E. Zachariadou, « S'enrichir en Asie Mineure au XIVe siècle », *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin* II, *Réalités byzantines* 3, Paris, 1991, p. 215-224.

[34] J.W. Hayes, « The Excavated Ware », in C. L. Striker, *The Myrelaion (Bodrum Camii) in Istanbul*, Princeton, 1981, p. 37.

[35] R.B.K. Stevenson, « The Pottery », *The Great Palace of the Byzantine Emperors, First Report 1935-1938*, London, 1947, p. 60.

[36] J.W. Hayes, *Excavations at Saraçhane in Istanbul, vol. 2 : The Pottery*, Princeton, 1992, p. 261-264, fig. 99, pl. 40-41.

[37] N. Atasoy, J. Raby, *Iznik, La poterie en Turquie ottomane*, 1990, p. 88.

AnIsl 32 (1998), p. 41-47 Véronique François
L'arrivée de l'Islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

plats chinois [38]. La multiplication des vases de Chine dans la capitale ottomane n'est pas toujours due aux transactions commerciales, elle peut être aussi le résultat de conquêtes notamment celles menées par Selîm Ier qui, lors de la prise de Tabriz en 1514, récupère comme butin soixante-quatre plats chinois ; puis en 1516-1517, il enrichit de nouveau le trésor impérial après les prises de Damas et du Caire où il s'empare de la riche collection du sultan mamelouk Qânsûh al-Ghûrî [39]. Comme au Moyen-Orient, la vaisselle chinoise est aussi un présent. Des émissaires étrangers soucieux d'obtenir les faveurs du sultan Süleyman Ier, grand amateur de porcelaine chinoise, lui offrent les meilleures pièces qu'ils peuvent trouver [40] ; aux XVIIe et XVIIIe siècles, les cadeaux des ambassadeurs de Russie, de Perse et de Mongolie viennent encore augmenter les collections sultaniennes [41]. La vaisselle de Chine tient une place d'honneur à la table du sultan et est conservée à l'intérieur des magasins de la trésorerie et non dans les resserres des cuisines du palais [42]. Très vite, la porcelaine chinoise suscite une telle admiration de la part de l'élite ottomane que, selon les archives du XVIe siècle, elle éclipse même les productions d'Iznik alors en plein essor [43]. Cette vaisselle de luxe, au milieu du XVIe siècle, est six fois plus chère que la céramique d'Iznik et quinze fois plus chère à la fin du siècle ; son prix sera dix-sept fois plus élevé au début du XVIIe siècle [44]. Ces vases sont une marque incontestable de richesse, seuls des Ottomans fortunés pouvant s'offrir de tels objets en quantité toutefois relativement faible ; par exemple, les inventaires après décès indiquent un maximum de quinze plats [45]. À Iznik, qualifiée par Evlyiâ Çelebi, au début du XVIIe siècle, de « Chine du pays de Roum » car elle est le plus grand fournisseur de vaisselle de luxe de l'Empire ottoman [46], les fouilles des ateliers de potiers menées dans le centre de la ville ont mis au jour quelques fragments de céladon chinois qui, aux XVIe et XVIIe siècles, sont les types les plus prisés à la cour [47]. La découverte dans cette ville de céramique frittée à glaçure verte semble prouver l'existence d'une production locale dérivée, bien qu'aucun vase complet de cette nature n'apparaisse dans les riches collections du musée de Topkapı Sarayı à Istanbul [48]. Il est toutefois assez vraisemblable que les potiers d'Iznik ont été influencés par les céladons comme ils l'ont été par les « bleu et blanc » d'époque Yüan et début d'époque Ming largement exportés dans le monde islamique. À ce propos, il faut souligner ici, au contraire des copies plus ou moins conformes réalisées par les potiers de l'Égypte mamelouke, la grande capacité des artisans d'Iznik à adapter certains motifs chinois aux productions ottomanes sans jamais véritablement les plagier à l'exception de quelques vases [49]. Si une inspiration chinoise se fait effectivement sentir à travers les « bleu et blanc » d'Iznik dès la fin du XVIe siècle, elle est passagère puisqu'elle ne dure qu'une vingtaine d'années sur une production qui, rappelons-le,

[38] R.L. Hobson, Sir Percival David, « Chinese Porcelain at Constantinople », *TOCS* 1933-34, p. 16.

[39] J. Raby, Ü. Yücel, « Blue-and-White, Celadon and Whitewares: Iznik's Debt to China », *Oriental Art* 29, 1983, p. 9.

[40] R.L. Hobson, Sir Percival David, *op. cit.*, 1933-1934, p. 18.

[41] S. Jenyns, « The Chinese Porcelains in the Topkapu Saray », *TOCS* 1964-1966, p. 47.

[42] N. Atasoy, J. Raby, *op. cit.*, 1990, p. 15.

[43] *Idem, ibid.*, 1990, p. 14-15.

[44] *Idem, ibid.*, 1990, p. 26.

[45] *Idem, ibid.*, 1990, p. 27.

[46] Evlyiâ Çelebi, *Livre des Voyages* III, fol. 2 verso.

[47] O. Aslanapa, S. Yetkin, A. Altun, *The Iznik Tile Kiln Excavations (The Second Round: 1981-1988)*, Istanbul, 1989, p. 179.

[48] Sur ce point voir les documents d'archives publiés par J. Raby, Ü. Yücel, *op. cit.*, 1983, p. 45.

[49] Pour des exemples d'originaux et de copies, se reporter à N. Atasoy, J. Raby, *op. cit.*, 1990, p. 122-123.

AnIsl 32 (1998), p. 41-47 Véronique François
L'arrivée de l'Islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

s'étend sur deux siècles. À Sardes, ce sont encore les niveaux ottomans qui contenaient des porcelaines « bleu et blanc » datées probablement du XVIII[e] siècle [50]. À Arsameia de Nymphaios, des céladons d'époque Song côtoyaient des porcelaines des XVII[e]-XVIII[e] siècles [51]. Enfin, c'est dans la dernière phase d'occupation du site de Tell Bâshir, c'est-à-dire à l'époque ottomane, qu'ont été trouvés quelques fragments chinois [52].

Donc, si la céramique chinoise apparaît de façon tout à fait épisodique dans les fouilles ouvertes à Istanbul et en Asie Mineure, c'est le plus souvent dans des contextes ottomans, les niveaux byzantins en étant tous dépourvus ; alors que, comme nous l'avons vu, les découvertes moyen-orientales sont essentiellement médiévales. Au Moyen Âge, la céramique de Chine n'atteint pas les régions restées sous contrôle byzantin. Mais on la trouve sur les sites passés aux Seldjoukides et aux tribus turcomanes. L'introduction de la poterie chinoise en Anatolie semble donc étroitement liée à la progression de l'islam dans ces régions et, conséquemment, à l'apparition d'une culture particulièrement sensible à la poterie de luxe, à la différence de la culture byzantine dans laquelle la céramique n'a jamais occupé une place importante comme en Perse ou en Égypte. En effet, la poterie byzantine n'était pas une production de prix, recherchant des effets décoratifs à destination d'un milieu raffiné, prêt à accueillir de nouvelles formes et des décors originaux. À la cour ou chez les puissants, elle ne fut jamais prisée, excepté à la fin de l'Empire par faute de moyens [53]. Ce qu'on trouve – et les conditions même des découvertes dans les fouilles ne peuvent que le confirmer – montre que la céramique byzantine à glaçure était une céramique d'usage commun pour une très large fraction de la population. Les importations – mises à part les productions italiennes et ibéro-islamiques essentiellement retrouvées dans les régions de l'Empire occupées par les Francs [54] – sont exceptionnelles et proviennent de l'Orient islamique, plus particulièrement de la Perse seldjoukide [55]. Cependant, rien ne dit qu'elles étaient destinées à des consommateurs byzantins. Ce manque d'intérêt manifesté pour la vaisselle de terre, qu'elle soit locale ou importée, explique vraisemblablement l'absence de céramique chinoise dans l'Empire. Car les conditions de son introduction et de sa commercialisation à Byzance étaient pourtant réunies, c'est-à-dire des moyens financiers suffisants permettant d'acquérir de la vaisselle de prix et, comme nous l'avons indiqué, l'existence de diverses routes commerciales convergeant à Constantinople qui auraient permis un tel approvisionnement si la demande avait existé. En Anatolie, la distribution de porcelaine et de céladon chinois – absents dans les territoires byzantins et très présents dans les régions sous domination musulmane – s'explique essentiellement par une différence culturelle et trace ainsi la frontière entre Orient islamique et Orient chrétien.

[50] H.G. Crane, « Preliminary Observations on the Glazed Pottery of the Turkish Period from Sardis », *BASOR* 228, 1977, p. 53.

[51] Th. Goell, K. Otto-Dorn, « Keramikfunde aus dem Mittelalter und der Frühosmanischen Zeit », in F.K. Dörner, Th. Goell, *Arsameia am Nymphaios*, Berlin, 1963, p. 248, 262-263, tafel 63 n[os] 24-25, tafel 68 n[o] 25.

[52] M.-O. Rousset, R. Ergeç, « Tell Bâšir 1996 », *Anatolia Antiqua* V, 1997, p. 348.

[53] Nicephore Gregoras, *Byzantinae Historiae Libri* III, Bonn, 1829, p. 788.

[54] V. François, 1998 (à paraître).

[55] V. François, « Les seldjoukides médiateurs des importations de céramique perse à Byzance », *Actes du VII[e] Symposion Byzantinon, Strasbourg, 1997*, Byzantinische Forschungen, (à paraître).

AnIsl 32 (1998), p. 41-47 Véronique François
L'arrivée de l'Islam en Anatolie, un vecteur de diffusion de la céramique chinoise.
© IFAO 2024 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net